Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 126 (1981)
Heft: 12

Artikel: Sur un air connu : Tout va très bien...
Autor: Cereghetti, Aldo
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-344420

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 12.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Sur un air connu:

Tout va très bien...

par le major EMG Aldo Cereghetti

Zinal, lundi 26 octobre. L'école de recrues touche à sa fin et les compagnies livrent leurs derniers combats. L'arrière-après-midi cependant est aussi désolant que le bilan de l'exercice et que ce fond de vallée flou où la neige se précipite en rafales rageuses. Décidément, je n'irais pas en guerre avec cette troupe...

*
* *

Tout a commencé tôt le matin, à Saint-Luc, lorsque les camions — commandés sur formule ad hoc, et dans les délais, je vous prie de le croire — sont arrivés en retard pour transporter la compagnie. Les chauffeurs croyaient pouvoir circuler sans chaînes à neige sur une route blanchie qui commençait à geler. Leur bonne foi ne faisait aucun doute. Ces mêmes pilotes, naturellement, possédaient à fond la technique du montage des chaînes, et se trouvaient être d'excellents éléments *[sic]*. Ils avaient vaillamment exercé l'opération, mais hélas jamais au «combat», c'est-à-dire sur la route, au moment où le camion commence à patiner, à glisser et ne peut s'arrêter sans l'aide de la banquette.

Il faut comprendre, déclarera, apaisant, l'un des virtuoses: «On n'a pas les mains habituées au froid!» Il a fallu comprendre encore bien des choses ce matin-là: que les chaînes étaient neuves, et d'un type différent de celui utilisé à l'instruction; que le cric perdait son huile et ne tenait pas la charge; que le sous-officier n'était pas là; que la diane n'avait pas fonctionné, et que, pour une raison obscure de «souliers qu'il fallait aller chercher à Sierre», on avait dû, au dernier moment, «changer de véhicule, et que comme la clé était restée dans la poche de celui qui...».

Bref, il ne me restait plus qu'à me féliciter que le retard ne soit que d'une heure et demie.

*
* *

Pendant ce temps-là, évidemment, la compagnie qui était prête avait attendu, et ne l'était plus lorsque les camions l'étaient! A l'arrivée sur le

terrain d'exercice, le retard était tel que chacun se demandait s'il valait vraiment la peine, un lundi, dans le froid et le mauvais temps, de se mettre au travail.

Et pourtant, pas moyen d'échapper à la volonté d'un instructeur incapable de «comprendre» et de renoncer. Un instructeur, de plus, qui prétendait que l'ennemi puisse pousser du sud en direction de Vissoie.

A chacun ses utopies...

*
* *

Pendant que le commandant de compagnie prépare sa donnée d'ordres, je contrôle le dispositif des sections en halte gardée.

Le hérisson du groupe Müller s'est si bien mis en boule qu'il tient tout entier sous la bâche d'une remorque de jeep, d'où s'échappent pêle-mêle l'odeur et la fumée d'un foyer, des relents d'alcool fort et des éclats de rire éméchés. Le lieutenant n'en revient pas. Je pense qu'il faut pas mal d'exercice pour réussir l'opération dans des conditions si difficiles...

Le tube roquette de la section deux, engagé en flanquement sur la route, tire à quinze mètres, à travers une barrière. Le tireur peut observer à vingt mètres, et l'alarme char à dix.

Un observateur scrute le fond de la vallée, au-delà d'un pont qu'on n'a jamais pu voir de la journée. Un autre surveille le lit de la rivière, à travers le mur d'un raccard, stupidement arrivé là dans le champ de vision juste avant le passage de l'instructeur, sans doute! Le lieutenant «n'avait pas remarqué», en contrôlant, son dispositif.

Chez les mitrailleurs, l'arme en position dispose d'un excellent croquis; mais, en vérifiant à travers le canon, elle tire dans un tas de cailloux, à deux mètres.

La section lance-mines pique-nique joyeusement, tout en attendant l'ennemi du nord et ses Haflinger perdus quelque part au sud. Le sergent-major, enfin, rompt le silence radio pour demander au fourrier de ne pas oublier les louches pour les autocuiseurs de thé. (C'est louche, car ce serait bien la première fois... A moins que les remarques de la semaine dernière portent leur fruits!)

*
* *

Au PC, le commandant de compagnie confectionne une joyeuse macédoine tactique, qui pourrait bien se terminer en combat de nègres dans

un tunnel, à gauche du pont, ou, si vous préférez, sur la rive droite de la rivière, sur la partie gauche du secteur d'engagement, à droite de la section de gauche (en allemand dans le texte).

*
* *

L'action démarre tout de même, dans un enthousiasme mesuré. Le caporal Straub me demande si je n'ai pas vu son groupe; je ne saurai jamais si le caporal s'est égaré ou si son groupe lui a joué le vilain tour d'exécuter à la lettre son ordre: «Tout le monde disparaît pendant la progression jusque dans le dernier couvert»...

*
* *

En face, l'adjudant Leuzinger, observateur à partir du dispositif ennemi, découvre et signale avec précision toute la mise en place de la compagnie dans sa base d'attaque. Ce mouvement avait été ordonné «dans la discrétion la plus absolue, afin de garantir l'effet de surprise». «Je ne pensais pas qu'il y avait effectivement un observateur en face», s'excuse un chef de section.

*
* *

A la suite de cette approche manquée, l'arbitrage communique que l'adversaire s'est retiré de ses avant-postes. La section de droite déclenche tout de même son coup de main. Dans le vide; mais en bonne conscience, parce qu'il était prévu dans la donnée d'ordres du commandant de compagnie.

*
* *

L'attaque se développe. Un chef de section proteste auprès de son arbitre, et ne comprend pas l'échec de son groupe de gauche contre une section renforcée installée en défense.

*
* *

Le commandant demande à son observateur lance-mines de déclencher un rideau de brouillard artificiel — c'est prévu dans sa donnée d'ordres — là où on ne voit rien actuellement parce qu'un banc de brouillard naturel traîne avec nonchalance. L'observateur ne parle que l'italien, le premier-lieutenant l'allemand, et le SE 125 ne fonctionne pas (déjà la semaine dernière, prétend le caporal).

Il ne se passe rien.

Tant mieux.

*
* *

La troupe, à qui je dis que je ne voudrais pas aller au combat avec elle, baisse la tête, résignée et indifférente. Mais pourtant, à l'énoncé des raisons de mon mécontentement, l'intérêt naît sur les visages; je perçois le sourire des loustics, les yeux ronds d'étonnement ingénu des cadres pleins de théorie. Certains rient franchement en redécouvrant l'eau tiède.

*
* *

Je crois que j'ai gagné, car le lendemain, lors du tir à balles, la compagnie sera transformée.

*
* *

L'aptitude au combat est faite de choses simples, logiques et pratiques, même et surtout dans un monde où la technologie avancée est à la mode. Il ne faut pas se laisser berner par une fausse conception de notre société militaire. Ni l'ordinateur ni le microprocesseur ne peuvent remplacer l'homme et son bon sens. Ils peuvent l'aider, mais pas au ras des mottes que foulent les fantassins. Pour le fusilier, la bonne vieille recette de réfléchir, garder les pieds sur terre et mettre la main à la pâte ne peut pas encore être supprimée.

Il convient de développer le sens pratique au moins autant que les connaissances théoriques, et de se rendre compte que, d'excuses en bonnes raisons, on en vient à se nourrir d'illusions, de suppositions et d'utopie.

Mais à part ça?

Tout va très bien... A.C.